

René Barbier
Professeur de sciences de l'éducation

L'APPROCHE TRANSVERSALE
L'écoute sensible en sciences humaines

À ma fille Laurianne

Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému.

René Char

*Aimer, c'est peut-être apprendre
à marcher dans ce monde.
Apprendre à nous tenir tranquilles
comme le chêne et le tilleul de la fable.
Apprendre à regarder.
Ton regard est comme un semeur.
Il a planté un arbre.*

*Je parle
parce que tu fais trembler les feuilles.*

Octavio Paz

J'ai été fait simple

Jiddu Krishnamurti

*Entrer dans la réalité profonde du monde est infiniment
dangereux. Il s'y mêle l'horreur et la merveille et toujours nous
demeurons suspendus entre les deux.*

Jacques Masui

Ouvrages publiés

La recherche-action dans l'institution éducative, Paris, Gauthier-Villars, 1977

La recherche-action, Paris, Anthropos, coll. Ethno-sociologie-poche, 1996

Je remercie tout particulièrement Agnès Prévost, Nathalie Grzybek et Jean-Claude Gérard pour la relecture du manuscrit et pour leur aide à l'établissement des index

INTRODUCTION

Le rire est antérieur aux dieux

Octavio Paz

Mille neuf cent quatre-vingt-seize, j'ai déjà largement dépassé cinquante ans. Il faut parfois arriver à fendre un siècle en deux pour évaluer la force intérieure de son arbre de vie. Désormais le profond de l'étincelle éparpille et totalise. Depuis la publication de mon précédent ouvrage (1977), j'ai vécu de nombreuses situations questionnantes, sur le plan éducatif et sur le plan de la relation humaine, certaines comiques, d'autres beaucoup plus tragiques.

Il me semble qu'après la quarantaine, l'homme escalade de mieux en mieux son échelle de paille, sans s'inquiéter de l'incendie qui rôde. Le sens de la vie devient une exigence à toute épreuve. Le tout ou rien de la jeunesse fait place à la compréhension de l'ambivalence et de l'équivocité de l'être humain. Mais l'urgence de sa propre congruence s'affirme de plus en plus. Congruence entre nos comportements et notre attitude à l'égard de la vie, sans cesse tenue en échec relatif, car l'existence imprévisible dérange toujours les promesses totalitaires que nous nous faisons à nous-mêmes.

J'ai souvent réfléchi sur le sens que j'accordais à ces mots de ma fille, alors âgée de quatre ans, un jour de reflux, sur une plage en Bretagne : *“Regarde papa, il n'y a plus d'eau dans la mer !”*

Apprendre à voir simplement, c'est-à-dire à vivre au coeur des événements, des situations, des choses et des êtres, cette absence de substance, ce manque irréductible qui, en même temps, annonce la pénitence de l'être au sein de ce qui paraît appartenir au plus inerte et au plus massif, “jeté là” sans trop savoir pourquoi, n'est-ce pas le fil rouge de toute sagesse ? Ne le retrouve-t-on pas chez des philosophes contemporains comme Kostas Axelos, ou André Comte-Sponville ?

J'habite seul depuis une quinzaine d'années, dans un petit appartement trop encombré du XX^e arrondissement. J'aime ce quartier de mon enfance, bigarré, cosmopolite, où se côtoient facilement les Asiatiques, les Africains et les Maghrébins. Certains amis enseignants de mon université habitent tout près. Je rencontre encore, dans la rue, des camarades d'adolescence. Plus que jamais je ressens la pertinence de

cette pensée de Paul Ricoeur : “*Nous entrons dans le symbolique quand nous avons notre mort derrière nous et notre enfance devant nous*”¹.

J’ai choisi d’entrer dans le cadre des “Maîtres de conférences” en Sciences de l’Education, alors que j’étais maître-assistant de sociologie. Beaucoup de mes confrères m’ont déconseillé ce passage. La sociologie reste une discipline établie, prestigieuse. Les sciences de l’éducation vacillent de toutes parts et semblent s’évanouir en fumée. Ni suffisamment “littéraires” ni suffisamment “scientifiques”, dans un entre-deux aux frontières indéterminées. Certains y entrent pour trouver une place plus facile dans un champ universitaire trop concurrentiel, comme le font des médecins qui choisissent, sans réelle motivation ou compétence, la “spécialisation” d’acupuncteur. Mais beaucoup de collègues y investissent de l’énergie et de l’intelligence pour faire vivre une discipline qui accepte d’être questionnée sans cesse, par le phénomène éducatif.

J’ai choisi cette voie en connaissance de cause. L’éducation m’intéresse depuis mon plus jeune âge , à travers une démarche pluriréférentielle. J’ai l’espoir que les “sciences de l’éducation” demeureront ouvertes à la novation épistémologique et méthodologique en tant que “sciences-carrefours”. Peut-être suis-je trop optimiste ? Je perçois tant de désillusions, de retraites anticipées, chez mes collègues les plus inventifs à l’heure actuelle. J’ai parfois l’impression d’être “l’idiot du village” de la pédagogie et de l’éducation, cet “idiot” si proche du réel dont parle le philosophe contemporain Clément Rosset dans sa philosophie tragique (1977). L’enfance m’intéresse dans son processus de formation, dans les possibles relationnels et sociaux qu’elle projette sur le monde à venir. Je ne crois pas, pour autant, que l’adulte soit définitivement abruti et sans espoir. Je participe depuis l’origine aux actions de Formation et surtout d’Education permanentes.

Je me suis toujours considéré comme un chercheur, avant même de réaliser ma première recherche universitaire. J’ai toujours supposé que “vivre”, c’était partir en quête du sens, dans un devenir improbable et imprévu. La pratique de la poésie a sans cesse alimenté cette inclination axiologique et herméneutique depuis plus de trente années.

*Que savoir sinon qui s’échappe,
Que voir sinon qui s’obscurcit,
Que désirer sinon qui meurt,*

Sinon qui parle et se déchire ?

Y. Bonnefoy

Si je perdais tout, je sais qu'il me resterait encore la capacité à exister poétiquement : *"la poésie me volera ma mort"* comme l'écrit René Char².

Comment faire passer en sciences humaines, cette trace sinieuse et fruite, que laissent en moi la poésie et son ouverture sur l'imaginaire mythique ? Mes recherches s'inscrivent depuis longtemps dans cette perspective, avant même de commencer mes travaux en sciences de l'éducation.

Exposer la ligne de force de ces recherches consiste à proposer à mes pairs, à mes amis et mes étudiants, à un public sensible et intéressé, un nouveau regard et une nouvelle écoute en sciences humaines. Une écoute impliquée, mûrie. Une vision alimentée par une expérience humaine au quotidien, avec ses désastres, ses joies et ses enracinements personnels, dans le groupe-classe, dans la famille, dans la relation au désir de l'autre, dans la vie sociale.

Sous cet angle, l'élaboration de ma problématique comprend trois étapes, s'échelonnant sur plus de vingt-cinq ans.

Une première étape va de 1960 à 1969. Elle correspond à ma formation universitaire pluridisciplinaire (droit, économie, sociologie, sciences sociales du travail) qui s'opposait à ma pratique poétique et à ma recherche intérieure. Période de personnalité clivée, de conscience malheureuse :

- D'un côté la rationalité, la science.
- De l'autre, La poésie et son mystère sensible, avec la bienveillante compréhension de l'ombre bachelardienne.
- D'un côté, la haute bourgeoisie intellectuelle des Professeurs de droit et des étudiants, leurs "héritiers".
- De l'autre quelques-uns, très rares, qui comme moi nageaient à contre-courant d'une culture académique qui ne leur parlait pas.

Ce temps étudiantin, d'ailleurs largement réduit par les trente-sept heures hebdomadaires que j'assumais dans un lycée comme surveillant d'externat, est celui de l'épreuve du "manque" de capital culturel, social et d'une prise de conscience de l'injustice révélée par l'exercice du droit positif sous les grands principes du Code civil ou pénal.

Toute ma vie, je me suis senti “traversé” par les forces convulsives des rapports sociaux dans mon pays et dans le monde. Je n’ai jamais pu rester dans “ma tour d’ivoire”, même lorsque je gravitais dans certains milieux “mystiques” du Mouvement du Potentiel Humain et du Nouvel Age, ces lieux où il est si facile de s’aveugler. En préparant cet ouvrage également, comme on pourra le constater dans les exemples réflexifs tirés de l’actualité quotidienne. Il faut dire qu’Emmanuel Mounier, Albert Camus et Jean-Paul Sartre furent, pour moi, dans ma vingtième année, des maîtres à penser.

Après mon service militaire, je me réoriente vers les sciences sociales du travail plus appropriées à mon habitus de classe et j’avance largement dans un doctorat de spécialité en sociologie du travail sous la direction de Jean-Daniel Reynaud, alors Professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Sur le plan personnel, cette période est également celle de l’amour-passion, de la plongée dans les milieux poétiques et artistiques de la capitale, de l’angoisse de mort inéluctablement liée à l’absence d’unité ontologique, heureusement traduite en poème :

*J'aurais tant voulu dire
 À mon Emerveillée
 J'aime tes yeux d'exil
 Couleurs de robes fraîches
 Et tes cils retombés
 Comme une parenthèse
 Tes lèvres double forge
 Et ton rire mordu
 À l'orée de ta voix
 Ton visage annoncé
 Comme une ère nouvelle
 J'aurais tant voulu dire
 Ces choses qu'elle aimait*

*Or Golem était là
 Tapi dans le silence.³*

À trente ans, un concours de circonstances, où la poésie n'est pas absente, me permet d'entrer comme assistant de sociologie économique à l'Université Paris 13, dans le cadre d'un I.U.T. de gestion des entreprises. Je vais y rester vingt ans en poste avant de pouvoir intégrer, officiellement, l'université de Paris 8 où je deviens cependant chargé de cours dès 1973.

Un an plus tard, je m'aventure vers la paternité, avec la naissance de ma fille Laurianne. Au fil des années j'avancerai doucement avec elle vers sa grande nuit tigrée.

La deuxième période s'étale jusqu'à la soutenance de mon doctorat de sociologie de l'éducation en 1976 (j'ai bifurqué vers la sociologie de l'éducation lorsque j'ai rencontré Jean-Claude Passeron et la sociologie de Pierre Bourdieu, à l'université de Paris 8 dont je fus un des tout premiers étudiants "avancés"). Cette rencontre détermine une bifurcation décisive de mon cheminement intellectuel vers les sciences sociales. Cheminement rigoureux et approfondi dans une discipline, la sociologie, et ouverture à l'interdisciplinarité en liaison avec la question de l'imaginaire. Connaissance critique et de l'intérieur du monde universitaire idéalisé. Chute des idéaux et gain de maturité tant à l'égard

du monde “savant” qu’à celui du monde ouvrier. Mais surtout, l’émergence d’une réconciliation personnelle avec la force poétique et mystique qui m’habite et qui s’exprimera dans un recueil de poèmes sur l’ambivalence de l’amour et de la mort, en 1978⁴ :

*ange au visage déraciné par l’Ange.
Femme à la frontière de la paume et des nuits.
Signifiante lumière dans le cresson du lit
quand passent les fusées de la rage.*

*ange au corps refoudroyé par l’Ange.
Soumis aux puissances fertiles de la peau,
perdu dans l’oeil des villes, semant ses aquarelles,
sous le jet du soleil et du vert.*

*ange au regard impossible de l’Ange.
Femme dont les yeux sont des pyramides d’eau,
plus sombres à l’intérieur que l’écorce
consacrée par la mer et le vent des grands fonds.*

*ange à la chair absente de l’Ange.
Femme qui se glisse dans le noeud des saisons,
et qui survient pareille à l’abîme des lys
quand la clarté cimente le jour et l’évidence.*

C’est durant cette étape, de 1975 au début des années quatre-vingt, que j’expérimente plusieurs voies d’action communautaire, notamment au sein d’une société coopérative ouvrière de production en Bretagne, “Avel-Nevez” à Plougrescant, fondée par Bernard Besret et découverte avec Max Pagès, pendant une des sessions du “Groupe d’innovation”⁵ en 1975 et destinée à la formation et à l’édition. J’en deviendrai l’un des membres les plus actifs, entraînant avec moi quelques collègues universitaires (Rémi Hess, Michel Lobrot, Georges Lapassade, entre autres).

Aujourd’hui, je connais une troisième étape d’autorisation où la réconciliation devient quotidienne et foment des intuitions heuristiques et méthodologiques, des feux d’artifices théoriques paradoxaux, des pratiques unifiant corps, esprit et âme (“*qui êtes-vous*” demande André

Breton à Nadja : “*je suis l’âme errante*” et André Frénaud, comme en écho, “*mes chiffres ne sont pas faux/ Ils forment un zéro pur*”⁶). Élaboration progressive de l’Approche Transversale animée par une multiréférentialité des diverses disciplines en sciences anthroposociales mais ouverte à l’écoute philosophique occidentale et à la sagesse des cultures “autres”, comme à l’écoute mythopoétique qui nous fait retentir aux aléas du monde et nous fait connaître un état de “reliance”.

“*Qui tente la traversée de l’espace sensible rejoint une eau sacrée qui coule dans toute chose*” écrit Yves Bonnefoy.

En cette année 1996, je sais que ma problématique d’Approche Transversale est relativement claire dans mon esprit, comme j’ai pu en subir l’épreuve dans plusieurs conférences universitaires en France ou à l’étranger (Allemagne, Suisse, Espagne, Brésil, Italie, Canada) avec le sentiment que mes propositions théoriques se gonflent vraiment d’une intensité existentielle et charnelle. Par cette problématique, je me sens un peu plus unifié et capable de “prendre ma parole” à travers le langage prosaïque ou symbolique comme à travers l’activité corporelle du Tai Chi Chuan que j’ai découverte au début des années quatre-vingt.

Il m’a fallu plus de douze années depuis la deuxième étape et quelques joies suprêmes et communautaires, mais également quelques ruptures affectives et deuils personnels déchirants.

Savoir traire l’instant

au seuil du silence

Ressentir que la seule éternité de la neige

c’est son torrent

Je me sens de plus en plus, mais aussi de mieux en mieux, un “métis culturel”, un “enfant du Verseau” dont parle Marilyn Ferguson (1981). Ce que je soutiens actuellement en sciences humaines, n’est que l’état problématisé d’une voie d’accomplissement ontologique, nécessairement inachevée parce que simplement humaine. Une voie qui débouche sur une infinie tendresse pour le genre humain, au sein d’une extrême et tragique lucidité. N’est-ce pas là ce que nous aimons nommer sous le terme d’“autorisation” (Ardoino 1977, Robin 1988) ?

J’ai dit précédemment que je me suis toujours considéré comme un “chercheur”. Pour moi, un chercheur est cette personne qui, à travers ses pratiques sociales et personnelles, tente de “prêter du sens” (Ardoino 1977) aux situations rencontrées, et d’en dégager des structures significatives, un système d’intelligence plus que

d'intelligibilité. Le chercheur scientifique n'est qu'une des formes du chercheur, dominante et questionnante il est vrai, dans la sphère de la pensée occidentale, pour le meilleur mais aussi pour le pire⁷.

En classant mes dossiers, lors de mon déménagement il y a quelques années, j'ai trouvé de multiples documents qui encombraient les armoires et faisaient le désespoir de mon épouse. Cette documentation recense un ensemble thématique qui, depuis plus de vingt ans, constitue les champs d'investigation de ce qui, peu à peu, est devenu l'Approche Transversale. Ces thèmes sont : La Naissance, l'Amour, l'Automobile, le Repas, la Mort, le Sang, l'Eau, le Métissage , les Institutions totales, les Sagesses orientales, le Jeu, la Ville, la Folie, le Groupe, la Pédagogie, le Travail social, la Poésie contemporaine, les Mythologies, l'Angoisse nucléaire, la Rumeur, l'Autoformation, les Histoires de vie, la Recherche-Action, la Psychologie humaniste, le Mouvement communautaire, l'Imaginaire et l'Idéologie, l'Argent, l'Enfance d'ici et d'ailleurs, les Déchets et les Restes.

Intérêts de connaissance éclatant comme un feu d'artifice. Curiosité d'un tigre affamé dans la forêt vierge. Contemplation d'un avenir que l'espace improvise. Reconnaissance fulgurante de l'illusion du sens construit car *“le vol de l'aigle ne laisse aucune trace “* (Jiddu Krishnamurti).

J'ai réalisé plusieurs groupes de recherches, des travaux écrits ou des enseignements universitaires sur la plupart de ces thèmes. Depuis le début des années 1970, je me suis formé avec Michel Lobrot, Max Pagès, Jacques Ardoino et beaucoup d'autres chercheurs en psychosociologie clinique. J'ai dirigé de nombreux groupes de recherche-action dans le cadre de l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse ou ailleurs. Depuis quatre ans, j'ai créé un Groupe de recherche sur l'enseignement de Krishnamurti (le GREK), dans le cadre du Centre de Recherche sur l'Imaginaire Social et l'Education (CRISE). Un jour Max Pagès m'a fait cette remarque : *“tu es un des rares psychosociologues existentiels que je connaisse”*. Chacun appréciera à la lumière de mes travaux et de mes pratiques sociales... Jean-Claude Passeron qui, après Jean-Daniel Reynaud, fut mon maître scientifique et mon directeur de thèse de sociologie, a souvent discuté âprement les thèses sartriennes que je défendais à l'époque. C'est durant la première étape que j'ai été influencé par la pensée existentialiste (Martin Heidegger, Karl Jaspers, Jean-Paul Sartre) mais également par

Emmanuel Mounier et le Personnalisme, Albert Camus ou Karl Marx. Plus encore au début des années soixante-dix, par Lucien Goldmann, Henri Lefebvre, Cornelius Castoriadis Edgar Morin. Plus tard j'ai abordé puis approfondi les oeuvres respectives de Kostas Axelos, Gilbert Durand et de Mircea Eliade.

Je n'ai jamais pu suivre les développements althusseriens sur la fameuse "coupure épistémologique" du jeune Marx et du Marx de la maturité. L'essentiel de Marx, pour moi, reste à dominante humaniste. C'est la raison pour laquelle je n'ai jamais été stalinien (je connaissais la réserve de Lénine à son propos) ou membre de ses "avatars groupusculaires", voire maoïstes, après 1968. Il y a chez moi un fond "libertaire" qui me vient de mon père, cet antimilitariste et anticlérical convaincu. Il m'a donné un sens aigu de la critique institutionnelle, comme de la recherche de la liberté. C'est dans ce rapport paternel que je dois chercher les raisons de mon adhésion, en tant que sociologue, au courant de l'Analyse Institutionnelle, dès que je l'ai connu. Je n'ai pas eu besoin, ainsi, de changer d'attitude, subitement, comme tant d'autres. Paradoxalement, à cette époque (1960-1976), je m'initiais à la pensée orientale, à travers les ouvrages de la collection "spiritualité vivante" dirigée par Jean Herbert aux éditions Albin Michel. Sri Aurobindo Ramana Maharshi, Ma Ananda Moyî, Swami Ramdas, Vivekananda, Swami Sivananda Sarasvati, Krishnamurti, Prajnanpad et son disciple Arnaud Desjardins, mais également les maîtres zen (Taïsen Deshimaru, Shunryu Suzuki), les pères du système taoïste (Lao Tseu, Tchouang Tseu, Lie Tseu) ou les maîtres "soufi" ont été, par leur vision de la non-dualité sous la diversité, des ferments de mon développement spirituel qui rejoint la pensée sceptique, mais ouverte sur le mystère du monde, d'un Carl Gustav Jung à la fin de sa vie⁸ (cf schéma des références page suivante).

Je ne dirai jamais assez tout ce que je dois aux poètes contemporains dont j'ai connu un certain nombre de représentants prestigieux dès ma vingtième année. Grâce à eux, la poésie m'a toujours soutenu dans les moments les plus graves de mon existence car, comme l'écrit un de mes poètes préférés, René Char : "*à chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir*". Martin Heidegger l'a reconnu : "*La poésie est fondation de l'être par la parole*".

Depuis mon enfance, j'écris de la poésie régulièrement. Je définis l'activité poétique comme un véritable "massage de l'âme". C'est pour moi, une sorte de yoga mental, sans posture, où le temps et l'éternité se croisent et flambent. Depuis quelques années, j'écris plus spécifiquement de courts textes aphoristiques, à partir de simples faits de ma vie quotidienne, un peu à la manière des "haïku" comme le propose en formation d'adultes un pionnier des sciences humaines, le psychologue Alexandre Lhotellier. Avec l'activité corporelle du Taï Chi Chuan, à la fois danse aérienne et art martial, méditation en mouvement et poésie du geste, je sens que je réalise un équilibre dynamique au sein même du déséquilibre de toute vie.

Un sourire ou un geste

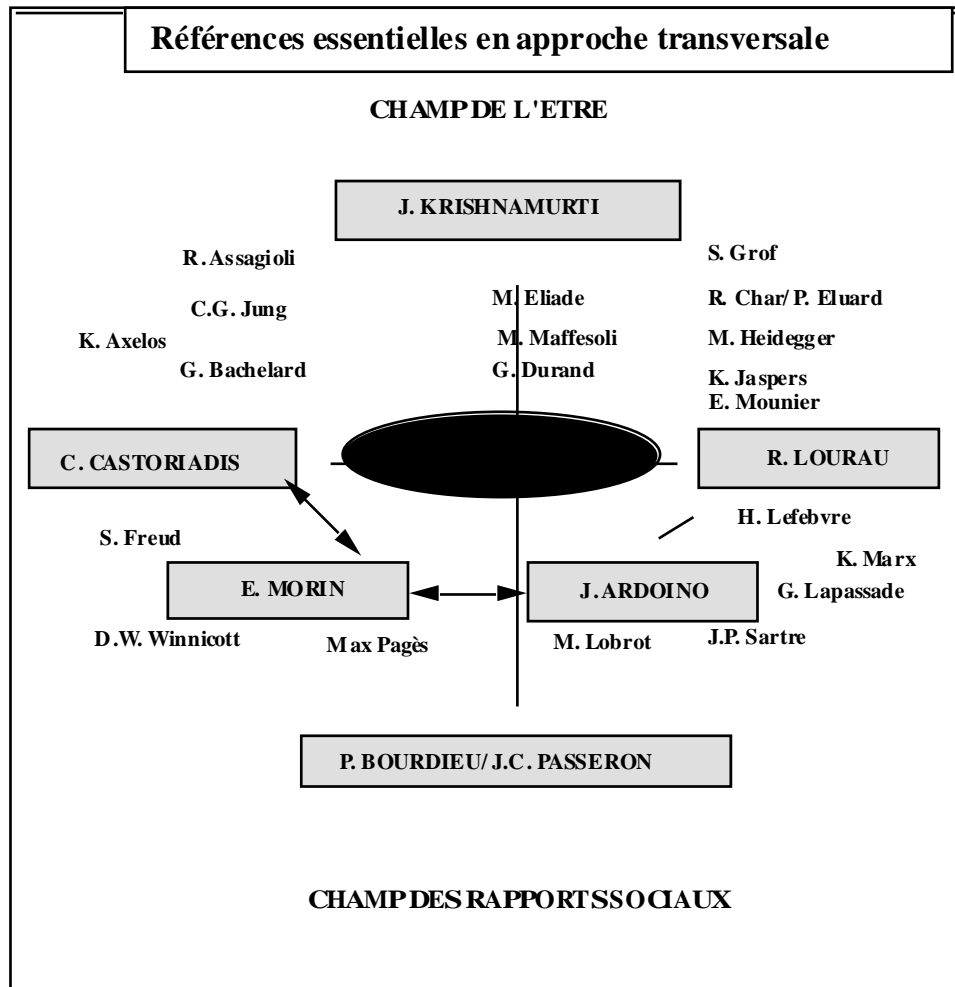
Peut-être

Portent plus loin

L'appel de la mer

Vers le soleil.

Il est difficile, pour un universitaire pris par ses recherches, ses cours, ses réunions avec les étudiants-chercheurs, et ses tâches de responsabilités administratives, de pouvoir consacrer à l'écriture des mois entiers, voire des semaines. Nous vivons parcellisés, à l'image de nos contemporains. Il faut faire vite, au risque de l'insignifiance, de cette *inanité sonore* dont parlait Mallarmé et qui nous gagne imperceptiblement. Mais il se peut également qu'une secrète résistance opère chez moi, insidieusement. Est-ce l'effet d'une "névrose de classe" que décrit si bien Vincent de Gaulejac (1987) ? Est-ce parce que je n'aime pas faire les choses à moitié ?



Pourquoi écrire un livre ? Peut-être par un désir de jouissance expressive et pour faire la nique à la mort, belle écolière, qui, de toute façon, à l'échelle du temps, aura le dernier mot. Plus profondément sans doute, dès que nous avons su atteindre un degré supérieur de maturation ontologique, par un désir de répondre à la demande sincère de nos concitoyens, comme ce fut le cas pour Lao Tseu, "le Vieux", qui nous laissa ce chef-d'oeuvre - le Tao Te King - avant de disparaître à la passe frontalière, dans les ombres chinoises. Plus modestement, j'ai été poussé à écrire cet ouvrage par des étudiants que je suivais jusqu'au diplôme d'études approfondies (DEA) et qui me demandaient de poursuivre avec moi, en doctorat, une direction de recherche souvent marginale, au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Ils attendaient un ouvrage synthétique sur l'Approche Transversale car les nombreux articles que j'ai écrits dans des revues, ces vingt dernières années sont, le plus souvent, introuvables.

Je me sens responsable vis-à-vis de ceux qui s'intéressent à mes objets de connaissance, à partir de leur propre vécu, car ils ne trouvent

pas toujours l'enseignant-chercheur susceptible de les aider ensuite, au niveau d'un doctorat. Jacques Ardoino m'a toujours encouragé avec sa ferme lucidité et sa franchise habituelles, en me faisant voir les avantages et les inconvénients sur le plan académique, de mes axes et de mes méthodes de recherche sans doute trop marginaux et qu'il ne partage pas nécessairement, mais sans jamais me "forcer" à le suivre sur sa propre voie. Avec lui, et avec quelques autres, j'ai appris la difficulté de rendre intelligible ce qui, parfois, peut être cliniquement compris.

Structure de l'ouvrage⁹

J'aborde la présentation de ce que j'ai nommé, depuis maintenant une vingtaine d'années, l'Approche Transversale.

Dans un premier chapitre, j'esquisse une réflexion épistémologique, issue d'une longue pratique clinique de formateur et de psychosociologue, en l'état de son cours actuel. Il faut partir de la notion de "débordement" pour comprendre l'évolution des sciences de l'homme. L'invocation actuelle de l'interdisciplinarité et de la novation heuristique, marquée du sceau de l'imaginaire, masque difficilement la réalité d'un effet dit "effet Ben Barka" qui souligne la difficulté, pour tout théoricien, de sortir des sentiers battus tracés par la logique implicite du discours académique.

Les deux chapitres suivants présentent deux penseurs contemporains qui m'ont largement influencé : Edgar Morin et Cornelius Castoriadis.

Un chapitre deux présente l'influence du statut de la connaissance chez Edgar Morin et de sa conception récente et holistique de la "*Terre-patrie*".

Un chapitre trois décrit la conception du monde de Cornelius Castoriadis que j'oppose paradoxalement pour les réunir à celle de Jiddu Krishnamurti.

Un chapitre quatre prend en considération une théorie spécifique de l'imaginaire. Après l'avoir située dans ses rapports au structuralisme, je dégage une théorie de l'imaginaire tridimensionnel à l'oeuvre dans toute situation éducative :

- Un **imaginaire pulsionnel** qui met en jeu le "destin des pulsions" dans toute existence humaine et, ipso facto, dans toute vie collective. La théorie psychanalytique est discutée, en particulier la question de la "pulsion de mort", concept à la fois fixé par Freud jusqu'à la fin de sa vie et, en même temps, peu assuré sur le plan de la

recherche clinique et largement interpellé par différents courants psychologiques comme par certains psychanalystes.

- Un **imaginaire social**, dans la ligne de Cornelius Castoriadis. Il s'agit de présenter la conception d'une société qui s'institue en permanence dans son historicité tout en développant un magma de significations imaginaires sociales radicalement original. La théorie institutionnelle s'étaye sur ce type d'imaginaire social et présente dès lors une dialectique "institué, instituant, institutionnalisation" bien dessinée par le courant sociologique de l'Analyse Institutionnelle (Lourau/Lapassade, Rémi Hess, Antoine Savoye, Patrice Ville et l'École vincennoise). L'habitus est à replacer dans ce contexte. Il ne saurait être, dans ce cas, une sorte de logiciel d'une structure inculquée conduisant à des comportements conformistes (phénomène de reproduction). L'habitus est toujours tenu en échec par la dialectique des rapports sociaux qui ne manque jamais de s'exprimer en son sein et d'animer sa dynamique interne. L'**imaginaire collectif** (Florence Giust Desprairies, 1989), comme articulation entre un imaginaire personnel, éclairé par la psychanalyse, des membres d'un groupe et l'imaginaire social d'une époque inscrit dans une institution scolaire, semble un concept-charnière pour notre propos.

- L'**imaginaire sacré** constitue le troisième volet de cette théorisation de l'imaginaire. Ce sont les conceptions théoriques de Mircea Eliade et de Rudolph Otto, mais également la reconnaissance de l'attitude méditative de Krishnamurti, qui sont invoquées pour comprendre ce qu'est l'*homo religiosus*. Cette dimension de l'imaginaire me semble une des plus nécessaires à redécouvrir aujourd'hui en sciences de l'homme. Elle représente une des parties les plus originales de ma propre théorisation en sciences de l'éducation. Je constate que cette tendance commence à être envisagée par l'épreuve et l'impact des faits sociaux liés aux mythes religieux à l'école. Nul ne peut, de nos jours, se résoudre à traiter l'"affaire des foulards" dans un établissement scolaire de Creil, "l'affaire Rushdie", ou celle de Taslima Nasreen, par le simple jeu d'une théorie de l'"idéologie"¹⁰. S'il est vrai, comme le prétend Mircea Eliade, que le sens du sacré fait partie de la structure de la conscience et n'est pas, comme on le pensait, qu'une étape dans l'évolution de cette conscience, l'*homo religiosus*, homme du symbole et du mythe par excellence, sera, dès lors, toujours présent dans toute relation sociale. Les remarquables apports théoriques de Gilbert

Durand et de son équipe, comme l'ouverture de Carl Gustav Jung, viennent compléter sur le plan de l'investigation symbolique, cette conception herméneutique de M. Eliade.

Nous avons beaucoup à gagner à nous ouvrir à la phénoménologie et à l'histoire des religions en sciences de l'éducation, ne serait-ce que pour ne pas retomber dans les illusions conservatrices, parfois oecuméniques, mais souvent intégristes et réactionnaires, qui fécondent de plus en plus les revues contemporaines, au nom de la "bonne cause" (chute du marxisme et du socialisme dans les pays de l'est, nécessité de redécouvrir le fondement religieux de l'être humain sous l'individualisme post-moderne...).

Gustave Thibon n'a-t-il pas écrit en septembre 1991 un article flamboyant sous le titre "*l'homme est un animal religieux*" dans l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute La France* et Roger Garaudy devenu islamiste ne semble-t-il pas séduit aujourd'hui par les thèses du révisionnisme négationniste par rapport à l'Holocauste ? Il faut bien connaître la fonction symbolique et mythique inscrite au coeur du sacré pour apprendre à percevoir que l'homme religieux est, essentiellement, et avant tout recours à la fonction rituelle et symbolique, un être relié, c'est-à-dire solidaire, naturellement, de tout ce qui vit parce qu'il connaît l'unité de ce qui est.

Le chapitre se termine par une mise à l'épreuve de la théorie de l'imaginaire à partir d'une histoire de vie romancée datant du siècle dernier, *les Marrons* de Louis Thimagène Houat, et reflétant l'imaginaire du métissage.

Un chapitre cinq développe un concept important à mes yeux, pour tout ce qui est du devenir spirituel de la personne : Le "flash existentiel". Après avoir présenté la théorie de l'inconscient de Stanislav Grof, très éclairante pour mon propos, je précise les dimensions de ce concept, par les notions d'éclaircissement, de reliance, d'instantanéité.

Un chapitre six nous introduit dans la théorie d'une pratique : celle de l'écoute clinique multiréférentielle.

À partir de ma pratique d'une vingtaine d'années de psychosociologue clinicien en éducation, je présente dans cette partie, une théorisation phénoménologique et herméneutique de l'écoute multiréférentielle dans les groupes propres à l'Approche Transversale. Écouter est un art majeur en pédagogie, et psychothérapie. Mais l'enseignant, qui est toujours censé savoir, sait-il vraiment écouter ?

L'écoute ne part-elle pas d'une position de non-savoir si bien vue par Georges Bataille, d'un vide créateur sur ce qu'est la vie dans sa riche diversité, et qui nous ouvre sur une réceptivité créatrice ?

Animée par l'optique philosophique précédemment décrite, l'écoute en Approche Transversale est à la fois liée au vécu, à l'**intérieurité**¹¹ des personnes et des groupes sans exclure, pour autant, la mise en oeuvre d'une recherche d'un sens caché, au coeur des pratiques humaines. Sont ainsi dégagés les concepts de transversalité, d'existentialité interne, de multiréférentialité externe restreinte et généralisée.

Différentes disciplines ou pratiques actuelles en sciences humaines cliniques sont analysées dans l'optique de l'Approche Transversale. : L'ethnométhodologie, les états modifiés de conscience, la Gestalt Thérapie, la théorie du moi chez Michel Lobrot.

Un chapitre sept aborde l'écoute mythopoétique, à la lumière de théories contemporaines assez proches: la conception de l'idéologie et du mythopoétique de René Kaës, la poétique analytique de Jean Durandeaux ou de Roger Dufour, la dynamique de groupe chez Jacques Ardoino, l'ethnopsychanalyse de Tobie Nathan, ou la poésie-thérapie américaine. La réflexion s'ouvre sur les rapports entre "vide créateur et transversalité" en psychosociologie clinique. Quatre perspectives d'action du psychosociologue sont alors définies : reconnaître les différences, assumer le conflit, ouvrir l'institution et reconquérir le symbolique.

Un chapitre huit relate les voies d'investigation en terme de recherche-action existentielle.

La mise au point d'une méthodologie spécifique à l'Approche Transversale résulte d'une longue confrontation au principe de réalité dans les groupes. Ce point particulier a fait l'objet d'une publication spécifique plus détaillée en 1996 chez le même éditeur (*la recherche-action*). Je viens de la sociologie et de l'analyse institutionnelle. La pratique pédagogique d'enseignant du Supérieur et la réflexion philosophique, m'ont conduit vers la psychosociologie clinique.

Je suis passé d'une méthodologie très axée sur la recherche-action, au sens à la fois lewinien, existentialo-marxiste et marquée par les analyses de Pierre Bourdieu et des sociologues du Centre de Sociologie Européenne, que j'ai nommée recherche-action institutionnelle au début

des années soixante-dix, à un modèle clinique de recherche-action existentielle à partir des années quatre-vingt.

Ce second modèle réinterprète l'action de recherche en tenant compte que la personne est à la fois unique et solidaire d'une communauté de vie, nécessairement socialisée. La recherche-action existentielle est conçue comme un art de rigueur clinique, développé collectivement, en vue de l'adaptation relative de soi au monde. Dans l'action de formation, ce type de méthodologie de recherche se traduit par la recherche-formation existentielle qui met en oeuvre une réflexion sur les notions d'attitude, de systèmes socio-mentaux, d'habitus et de violence symbolique pour éclairer le phénomène de transversalité dans les groupes par le biais d'une élucidation collective de la praxis.

Des techniques spécifiques de recherche ont été élaborées pour ce genre de recherche-formation existentielle, en particulier le journal d'itinérance avec ses trois phases (journal-brouillon, journal-élaboré, journal-commenté).

Le chapitre neuf expose la perspective de la sensibilité dans la recherche en sciences humaines. Il s'agit bien de redonner au concept de sensibilité une place fondamentale dans la connaissance de l'être humain et des situations problématiques qu'il rencontre dans son action quotidienne. J'utilise ce concept pour comprendre une oeuvre cinématographique récente : "un coeur en hiver" de Claude Sautet. Cette optique s'ouvre sur un mode de rapport opératoire au réel, qui emprunte aux visions traditionnelles de l'Orient et aux réflexions critiques de l'Occident, dans une sorte d'interférence culturelle, de métissage axiologique, nécessaire à la construction actuelle en sciences de l'homme et de la société.

Le dernier chapitre de conclusion synthétise en quelques pages l'essentiel de cette théorisation de l'Approche Transversale.

L'écriture de cet ouvrage est "impliquée". J'ai eu l'occasion, dès mon livre sur la recherche-action de 1977, d'écrire un chapitre théorique sur la question de l'implication. Depuis, ce concept fait partie de mon patrimoine intellectuel et existentiel. En sciences humaines, je ne conçois pas de séparation entre la vie et la théorie, entre l'imaginaire et la réalité. Je tente de tenir par les deux bouts, comme le propose Gaston Bachelard, à la fois la rationalité et l'imagination liée à la "rêverie" poétique. Mais, là où Bachelard écrivait et parlait de deux manières différentes, dans son oeuvre de philosophe des sciences et dans celle d'écrivain et de critique

en retentissement poétique, je veux réconcilier les contraires dans le corps du texte. Cette perspective est conforme à l'esprit épistémologique qui inspire cet ouvrage, peut-être également au métissage culturel Orient/Occident dont je suis porteur. L'être humain, dans son existence concrète, est simultanément, d'instant en instant, un être logique et un être débordant de création poétique, une personne "réaliste" et fonctionnelle et une personne transpirant le symbole et le mythe, un être du cerveau gauche et un être du cerveau droit. "*Il nous faut naître deux fois pour vivre un peu, ne serait-ce qu'un peu. Il nous faut naître par la chair et ensuite par l'âme*" écrit lumineusement Christian Bobin dans son admirable méditation sur la mort intitulée "*La plus que vive*" (1996). Je souhaite que cette fondamentale ambivalence puisse être comprise dans mon écriture, au sein d'un même ensemble, au risque d'une rupture intellectuelle obligeant parfois le lecteur à un certain saut dans l'inconnu. Je m'inscris, ce faisant, dans une ligne épistémologique proche de celle que Michel Maffesoli nomme *Eloge de la raison sensible* ¹².

NOTES

¹Paul Ricoeur, Le conflit des herméneutiques : épistémologie des interprétations, *Cahiers internationaux du symbolisme*, n°1, 1962, cité par Gilbert Durand, L'imagination symbolique, Paris, PUF, coll "le philosophe", 1976 (1964), p.81

²René Char, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1983

³René Barbier, Golem, avec 32 illustrations du peintre Jean Cuillerat, éditions Millas Martin, coll.IO, 1970

⁴René Barbier, *Simplement toi*, Cahiers de Plougrescant, SCOP Avel-Nevez, 1978. Je n'ai plus publié de recueil de poésie depuis cette date. Quelques poèmes ont été publiés dans des anthologies - dont une chez Gallimard consacrée au thème de "la montagne en poésie", Paris, folio Junior, 1980, 157 p. et une autre aux Editions Saint-Germain des Près, "la poésie contemporaine de langue française depuis 1945, Paris, 1973, 924 p.. Plus récemment j'ai participé à la revue de poésie de mon université *Le matin déboutonné*. Mais j'ai toujours continué d'écrire poétiquement.

⁵Le Groupe d'innovation était un groupe de recherche-action franco-allemand portant sur les nouvelles méthodes d'animation de groupe dont j'ai fait activement partie dans les années soixante-dix. Dirigé par Max Pagès et Bürkhardt Müller, il a duré plus de quatre ans.

⁶André Frénaud, *Il n'y a pas de paradis*, Paris, Gallimard, 1962

⁷Dans un rapport, révélé par l'agence de presse américaine Associated Press, le mercredi 30 décembre 1992, les experts de l'Office for Scientific Integrity (OSI) du département de la santé accusent le professeur Robert Gallo de "mauvaise conduite scientifique" au cours de ses travaux de recherche sur le virus du S.I.D.A. L'accusation est fondée sur la publication par le professeur Gallo en mai 1984, dans la revue Science, d'une série d'articles où la référence au virus LAV, envoyé au chercheur américain par le professeur Luc Montagnier de l'Institut Pasteur de Paris en septembre 1983, avait été supprimée (cf. *Le Monde* du 1 janvier 1993)

⁸Cette dernière orientation s'est concrétisée récemment par la direction d'un numéro double de *Pratiques de Formation/Analyses* consacré "au devenir du sujet en formation. L'influence des cultures "autres" qu'occidentales", Paris, Université de Paris 8, Formation Permanente, juin 1991, 233 p.

⁹Cet ouvrage est le résultat d'un travail de refonte complète d'un ouvrage précédent déjà écrit mais non publié, et d'un Mémoire d'Habilitation à diriger les recherches : L'Approche Transversale, sensibilisation à l'écoute mythopoétique en éducation, Université Paris 8, février 1992, deux tomes, 619 pages, 30 pages bibliogr.

¹⁰*Le Monde de l'Éducation* a consacré un dossier sur "faut-il enseigner dieu à l'école" dans son numéro d'Août 91 d'où il ressort qu'une majorité de Français sont favorables à l'ouverture du cursus d'enseignement secondaire sur le thème de la connaissance des diverses religions. Le numéro suivant, faisant part des lettres provenant des lecteurs du journal, nuancait un peu cette ouverture. Voir également *Le Monde des débats*, décembre 1992, "des cours de religion à l'école" analyse de Jean Bauberot, Catherine Kintzler et Guy Coq

¹¹Michèle Huguet, L'intériorité : de l'expérience à la théorisation, *Psychologie clinique*, intériorité et société contemporaine, Paris, Editions Klincksieck, 1989, n°2, pp 9-29 et son livre *L'ennui ou la douleur du temps*, Paris, Masson, 1987. L'intériorité, pour l'auteur, "concrétise dans l'expérience subjective, cette forme de présence à soi, capable de s'attester aussi bien dans l'épreuve d'un manque ou d'une certitude que dans la prise de conscience d'un espace propre." (1989, p.9). De son côté Claude Revault d'Allonnes précise que l'intériorité n'est pas l'intérieur : "il y a l'idée d'un travail en train de se faire, d'une interpénétration. Ce n'est pourtant pas non plus le travail d'intériorisation, qui fonctionne dans un seul sens, mais plutôt un état (mouvant), une dimension, et finalement peut-être une fonction.", *Psychologie clinique*, ibidem, Quelques réflexions sur une notion complexe : l'intériorité, pp.31-40, p.32

¹²Michel Maffesoli, *Eloge de la raison sensible*, Paris, Grasset, 1996